

Madame Meissonier

Une maison à six étages s'élevait sur l'emplacement d'un hôtel privé, une tombe qui se fermait, un testament publié en quelques lignes dans les journaux, et voilà le dernier acte d'un drame, pour ne pas dire d'une tragédie.

Bien des gens l'ignoraient déjà, ce drame que l'on pourrait intituler l'Agonie d'une volonté, et la récente nouvelle de la mort de Mme Meissonier ainsi que la publication de son testament ne faisaient ces jours-ci revivre devant mes yeux, car j'en suis pendant quel temps le témoin un peu involontaire, écrit Arsène Alexandre.

Lorsque Meissonier mourut au milieu des apothéoses, après avoir vécu dans les plus éclatantes et on peut le dire aujourd'hui sans être taxé d'acrimonie, dans les plus démesurées triomphes, bruyamment, comme toujours, le silence se fit. Les applaudisseurs de profession cherchèrent d'autres professeurs devant qui courber l'échine, les fluctuations d'une coté exagérée commencent, et le rideau se leva sur l'éternelle tragédie de l'Héritage.

Une femme y joua un très beau, un très noble rôle, qui ne se démentit jamais un seul instant. Ce fut la veuve du peintre. Elle eut, jusqu'à la dernière minute de sa vie, l'énergie, la passion ardente, le culte absolu, inaltérable, de l'homme célèbre qui lui avait donné son nom. Le demi-dieu donné d'années qui se seront écoulées entre la mort de son mari et la sienne propre auront été une longue suite d'efforts, de luttas, de larmes, de déceptions, d'espoirs, de désespoirs dont le récit par le détail aurait une beauté bien supérieure à celle du roman le plus réussi.

Dès qu'elle fut seule, Mme Meissonier eut à peu près tout le monde contre elle. On semblait lui en vouloir d'avoir été heureuse, puis on la sentait sans défense. Enfin c'est souvent comme cela : dans l'indépendance les veuves, nous trouvons cela barbare, dans notre société, la maison s'écroule sur elle et les écorces. Mme Meissonier, pourtant, grâce à sa force extrême, grâce à l'idée fixe qui la dominait, demeura debout parmi les ruines. C'est vers ce temps que je l'ai vue et je n'oublierai jamais l'impression qu'elle me produisit.

A aucun moment l'œuvre achevée, savante, mais purement pittoresque, et si sèche, si artificielle de Meissonier ne me causa la moindre émotion d'art; au contraire, la place qu'il avait prise m'avait toujours semblé injuste, presque exaspérante, lorsque j'y pensais à tant de grands artistes, Millet, Daubigny, Corot, et bien d'autres, qui avaient vécu ou souffert, ou méconnus, ou bafoués. Mais lorsque le revêtement se fit et que j'appris avec quelle noble rage Mme Meissonier faisait tête aux démolisseurs, aux défections, aux inimitiés, aux luttas d'intérêt, il me sembla de stricte justice de la défendre. Elle le fut et, avec cette espèce de décision et de netteté qui était dans son caractère, elle oublia tout ce qu'avait écrit le critique pour ne plus faire appel qu'à celui qui pouvait la servir dans ses beaux et généreux projets.

Dans ce grand hôtel du boulevard Malesherbes, devenu bien triste, bien désert, maison immense que l'impériale et pétulante personnalité de Meissonier n'emplissait plus de son activité, de son esprit, de son art, la veuve attendait le journaliste, lui lui expliquait ses dessins, lui lui prouvait qu'elle n'était pas la femme avide et obstinée que la légende disait, mais qu'au contraire elle n'avait qu'une pensée, la pensée même du départ.

Le jour baissait. Le vaste atelier n'était pas très clair; une porte s'ouvrit, une figure, ou plutôt une statue drapée de noir s'avance. Cette femme de très haute taille, mais de proportions admirables, avec ce visage aux traits impérieux, caractérisés comme ceux d'une Junon ou d'une Bellone, aux yeux tantôt d'une fierté, tantôt d'une douceur extrêmes, était bien celle qu'avait peinte Meissonier, en des toiles que vous reverrez sans doute un jour dans quelque musée de l'Etat. Des veuves d'artiste, hélas! j'en ai déjà bien, et trop souvent vu, au lendemain même de leur malheur. J'en ai vu d'éprouvées, de comme stupéfaites, d'humbles et de crâtes, pauvres corps dont l'âme est partie, pauvres physionomies éteintes et soudain fanées, ou jamais un sourire ne reflue sur. Mais pas une comme celle-là.

Elle, c'était la statue en même temps de l'isolement et de l'action. A peine si elle avait eu le temps de songer à sa douleur une fois les cérémonies terminées. Des batailles étaient à livrer qui l'absorbèrent presque toute dès qu'elle se trouvait en présence d'un étranger, ami parfois, plus souvent ennemi. Elle n'avait plus besoin de rien pour elle-même: sa robe noire et son voile noir devaient être jusqu'à sa fin son costume et son cloître; sa vie infiniment active était infiniment frugale; elle ne donnait que quelques instants au sommeil. Le lundi de chaque semaine, seulement, elle s'accordait vacances, et les démarches, les procès, les lettres cessaient irrémédiablement: elle allait à Poissy, au cimetière.

Sa démarche avait conservé la fermeté, on peut même dire la majesté, de la femme qui avait été maîtresse et reine dans cette maison. Sa voix surtout était extra-

ordinaire. Chaudes, musicales, nuancées, qui devaient être aussi terribles dans la colère et la défense qu'elle était mélodieuse dans la persuasion et l'affection. Avec des accents profonds, cette voix disait à qui voulait l'entendre, aux rares amis fidèles, à Chevreton, disparu depuis, à M. Bonjean, son exécutif testamentaire, à M. L'Arroumet, aux quelques sympathies qui étaient venues par surcroît, les luttas de la veille, les démarches du jour, les espérances du lendemain.

Pendant des mois, la vie de cette femme de haute distinction et culture, habituée au luxe, aux hommages, aux respects, aux murmures des flatteurs, devint quelque chose de vraiment beau et de vraiment navrant. Des attentes dans les antichambres de ministre ou de directeur; des consultations de gens de loi; des visites à d'anciens amis qui recevaient plus ou moins froidement; des tentatives auprès de gens réputés à tort ou à raison pour leur générosité et leur goût artistique; des déceptions qui recommençaient à chaque démarche; des succès qui se changeaient bientôt en défaites. Rien n'abat- tait cette solliciteuse d'une sorte nouvelle. Il ne lui coûtait pas, à elle si hautaine et si dominatrice, de se faire suppliante, diplomatique, flatteuse même, mais toujours avec dignité; s'il avait fallu être gaie, elle aurait, la mort dans l'âme, paru l'être.

Et toute cette tutelle d'activité qu'elle s'imposait, c'était uniquement pour ceci: léguer à son pays la maison de son mari, telle qu'il l'avait fait construire, et la transformer en un musée où tout ce qu'elle possédait d'œuvres et tout ce qu'elle aurait pu en acheter ou en obtenir, aurait été exposé, avec le mobilier, l'aspect de travail, un mot une maison d'artiste, comme celle de Dürer à Nuremberg, des Plantin à Anvers. L'idée était belle et noble, quelle opinion que l'on pût professer sur l'œuvre de Meissonier en elle-même. D'ailleurs, parmi les pièces que Mme Meissonier légua, il y avait des dessins de premier ordre, des ébauches (comme celle de «Samson»), qui valaient mieux que bien des tableaux célèbres, enfin des études extrêmement variées et d'un incontestable enseignement. Puis, cette maison d'artiste en plein Paris, quel exemple, quel point de départ pour toute une série de musées intimes de ce genre? Voilà pourquoi j'appuyai à Mme Meissonier l'appui que je pus, et me passionnai vraiment avec elle pendant assez longtemps.

Par moments, elle voyait son rêve sur le point de réussir: elle avait reçu une promesse vague de quelque fonctionnaire à qui les promesses coûtent peu. Ou bien un avocat lui avait dit: «Vous gagnerez votre procès.» Alors, elle avait une échappée d'illusion et de bonheur. Elle apercevait, elle décrivait la glorieuse maison inaugurée, avec les peintures accrochées au mur, les meubles familiers rangés par elle, le drapeau hissé à la porte.

—Et moi, vous comprenez, me disait-elle, je regarderai tout cela, une dernière fois, dans un coin, mêlée discrètement à la foule. Puis, le lendemain, je disparaîtrai. On ne me voit plus jamais, jamais à Paris. Rien ne me connaît plus, sinon mes souvenirs, — et enfin la mort.

Le lendemain, l'écrasement, la nuit, le corps à corps avec la réalité des déceptions, des trahisons, de la procédure. Alors c'était la vraie veuve, et non plus la bataillonne qui jouait aux autres et se jouait à elle-même cette héroïque comédie. J'ai, entre autres lettres, télégrammes, communications de toute sorte, conservé un feuillet de papier, désordonné, douloureux, furieux, superbe, daté d'un 21 janvier. En ma douleur, écrit-elle, et mes larmes qui coulent encore ce matin, dans cet anniversaire qui marque, avec sa mort, la fin de ma vie réelle, je veux vous remercier encore. Vous voyez: c'est moi qui ai l'air de demander éternellement la vente et la dispersion, tandis que c'est moi qui ai la volonté de garder, de racheter à la vente, avec ma part, tout ce que je pourrai, je vous l'ai dit, pour ma fondation! Hier, pendant trois quarts d'heure, le substitut a parlé pour moi, et, dans le dernier quart d'heure, quand on considérait mon procès comme gagné, il s'est retourné contre moi, à l'étonnement général!

Plus tard, lorsque les questions de partage et d'enchères eurent été résolues, et que seule la maison demeura à vendre, elle constata avec un véritable effroi que même en se ruinant absolument elle ne pouvait la racheter. C'est alors qu'elle fit un dernier effort et conçut le projet d'intéresser les personnes dont elle avait entendu vanter l'opulence et la libéralité. Elle alla frapper à mainte porte, quêter, disant: «Vous voyez, j'offre des œuvres d'art, des souvenirs qui valent des sommes énormes, un ensemble de peintures et de dessins comme nul n'en peut présenter. J'ajoute tout ce que je possède d'argent. Aidez-moi, achetez cette maison. Nous aurons pour récompense d'avoir, ensemble, fait à notre pays un cadeau unique. Cela doit pourtant vous tenter.» Cela ne tenta personne, et ni l'Etat ni la Ville de Paris ne l'entendirent davantage. De là ce dernier et désolé billet: «Merci de vos efforts. C'était une question nationale et les millionnaires de France ne l'ont pas senti. On n'offre pas tous les jours un pareil don immédiat. Hélas! la volonté de mon très aimé mari ne sera pas accomplie!...» La maison fut vendue. Mme

Meissonier l'avait quittée quelques mois auparavant, cette somptueuse maison où elle avait été si triomphante, si aimée! Elle était campée pas bien loin, dans un modestes appartement d'embrasol. Chaque coup de pioche qui abattit la maison révéla lui entra dans le cœur, et chaque nouvelle pierre de l'immeuble de rapport lui parut une dérision à la mémoire de son mari et de son maître.

Elle se retira, dans la douleur, dans la déception suprême, sans avoir jamais bien compris comment tous ces gens officiels, qu'elle avait vus à plat ventre devant Meissonier, cessaient de se contorner, lui disparaître, à sa volonté, et furent si fermement exprimés. Puis eut lieu une exposition de l'œuvre avant que ce qui n'appartenait pas à la veuve se dispersât, et ce qui lui appartenait restait chez elle en attendant qu'elle le légât en bloc à l'Etat. Le critique reprit alors son indépendance, puisque les projets étaient en ruine et qu'il n'y avait plus là que des tableaux à apprécier. C'était une séparation forcée entre la veuve et celui qui l'avait un instant défendue: séparation fatale, puisque la veuve n'admettait pas qu'on discutât un trait de crayon, une touche de pinceau, et que l'écrivain devait, à ses risques et périls, dire son opinion en conscience.

Pourtant, j'ai revu un jour Mme Meissonier. Elle avait toujours ce grand air de beauté passée et de douleur impossible. La voix était toujours douce et noble, mais avec un accent navré et au delà, un accent fait de tous les rêves évanouis de tous les souvenirs inutilement chers... Ce n'était même plus cette sorte de nonne passionnée que j'avais vue dans le pénombre du grand atelier en deuil. C'était une morte, et la morte est enfin morte ces derniers temps, laissant un dernier et définitif témoignage de ses vœux.

Verra-t-on dans un musée de l'Etat, comme le crie une dernière fois le testament, ces tableaux, ces dessins qui étaient l'objet de tant de culte et de tant de peine: le «Chant», les portraits de Meissonier par lui-même, le «Siège de Paris», la superbe «Samson et les Philistins», la «Madonna del Baccio», les vues de Venise, les études de chevaux, de paysages, de costumes? Tout cela est donné encore une fois.

Des tableaux offerts aux passants, une maison, à Poissy, léguée pour les enfants abandonnés: voilà ce qui reste d'une volonté brisée, voilà ce qui reste d'une femme!

LE BEARN A travers l'histoire.

[Suite.]

Marguerite, veuve du duc d'Alençon, apportait au prince Béarnais le comté d'Armagnac. C'était là une glorieuse compensation à la perte de la Haute Navarre, que le traité de Madrid avait rendue définitive. Et, pendant que le château de Pau, restauré magnifiquement, est tout brillant des fêtes qui virent maître le célèbre Heptameron, Henri II rend à son peuple le plus signalé service que prince intelligent put rendre à de fidèles et loyaux sujets.

Les vieux monuments de la législation Béarnaise n'étaient plus qu'un amas informe d'ordonnances, d'établissements, de coutumes sans ordre, et rédigés en un langage devenu presque incompréhensible, source inévitable de procès et de difficultés pour les habitants de son pays de Béarn. Henri II ordonna la réformation de cette vieille législation qui avait assuré aux Béarnais une si longue période de gloire et de liberté.

Il fallait réviser, reformer, ordonner, émonder, corriger, interpréter les *Fors et Coutumes*, les codifier à nouveau, à l'aide de rubriques, et en faire un ensemble qui serait reconnu comme la loi générale de l'Etat.

Il confia cette tâche à son «aimé cousin» Monseigneur Jacques de Foix, évêque de Lescar, chancelier de Foix et de Béarn, assisté des personnalités les plus notables de la science juridique, choisis parmi les représentants de la noblesse, du clergé et du tiers-état Béarnais. Ce travail colossal fut mené à bonne fin. Les Etats, assemblés à la Maison Commune de Pau, entendirent la lecture du *Fors Nouveau*, déclarèrent l'accepter tant à leur nom, qu'au nom de ceux qu'ils représentaient, comme la loi à laquelle ils entendaient soumettre les actes de leur vie judiciaire et extra judiciaire.

Henri II, leur extrême bienveillance favorisant le développement des premiers germes de la Réforme en Béarn, mais ce fut sous le règne suivant que la grande Révolution religieuse s'opéra dans ce pays qui, avide de paix, se souvient encore avec amertume des cruelles épreuves auxquelles il fut soumis.

Marguerite mourut au château d'Odos, en Bigorre, pleurée autant qu'elle avait été adorée par ses sujets, heureux de se rappeler et les charmes de son esprit et la grande charité de son cœur.

Du mariage d'Henri et de Marguerite une seule fille était née. A la mort de sa mère, Jeanne d'Albret n'était âgée que douze ans. Elevée très brillamment, elle montra de bonne heure une intelligence au-dessus de son âge et une volonté peu commune à son sexe. Unique espoir de la couronne de Navarre, François ler voulut la marier au prince de Clèves. Les Etats de Béarn protestèrent pour ce motif touchant que si la future reine suivait son époux en Allemagne, elle ne serait plus au milieu de ses Béarnais pour faire à chacun son droit.

Le mariage, sur l'ordre de François ler, fut bien, mais il fut bientôt rompu, comme ayant été célébré sans le consentement de la jeune princesse. Les Etats acceptèrent l'union de leur future reine avec Antoine de Bourbon. Deux enfants, issus de ce mariage, moururent bien vite après leur naissance.

Henri II, à l'annonce d'une troisième grossesse exigea que sa fille vint à Pau, recevoir ses soins et accoucher sous ses yeux. Tout le monde sait avec quel courage cette princesse, qui n'avait dit un de ses historiens, traversa la France et vint à Pau, accoucher, en chantant, d'un prince qui fut le grand Henri, dira l'histoire. Les *Novus Henric*, — dirent les Béarnais.

Les couches de la reine Jeanne donnèrent une preuve de la fermeté d'âme et du courage surhumain cachés dans ce corps de femme. Son père lui fit la promesse d'un magnifique écri, si au milieu des douleurs de l'enfantement, elle chantait un cantique à «*Notre Dame des sept fontaines*».

Il avait, à cette époque, au bout du pont sous lequel coule le Gave, et qui sépare la ville de Pau du joli village de Jurançon, une petite chapelle dédiée à Notre Dame, et qu'on appelait «*Notre Dame du bout du pont*». C'était à elle que les femmes, sur le point de faire leurs couches, s'adressaient tout particulièrement.

Retiré dans un appartement voisin, Henri II attendait la délivrance de sa fille. Voilà qu'un milieu de sa douleur, Jeanne par un effort surhumain de volonté se mit à chanter, à la grande joie de son père.

«*Notre Dame des sept fontaines*» — disait à sa fille. «*Notre Dame des sept fontaines*» — disait à sa fille. «*Notre Dame des sept fontaines*» — disait à sa fille. «*Notre Dame des sept fontaines*» — disait à sa fille.

LORD KELVIN ET LA SCIENCE.

La science s'est maintes fois demandée ce que deviendrait l'industrie le jour où, les mines de charbon étant toutes épuisées, elles se trouveraient tout à coup sans chaleur et sans force. Le problème est considérable et il vaut qu'on y songe; mais voici qu'une Revue anglaise soumet aux savants une question bien autrement grave et les supplie de conjecturer un péril plus pressant. Si l'on en croit le *Cassell's*, lord Kelvin aurait découvert que la combustion de la houille doit amener la disparition complète de l'humanité. Son raisonnement est très simple; le voici. Nous avons notre disposition un stock d'oxygène de mille milliards de tonnes et un stock de combustible de trois cent quarante milliards de tonnes. Avec la marche toujours ascendante de l'industrie, on peut affirmer qu'avant cinq siècles il n'y aura plus sur le sol, ni dans la terre, une seule miette de charbon; mais comme la houille pour brûler, doit absorber une très grande quantité d'oxygène et la transformer en acide carbonique, longtemps avant d'avoir consumé tout notre combustible, dans quatre siècles environ, nous n'aurons plus à notre disposition un seul atome d'air respirable. L'éventualité, comme on voit, est menaçante. Heureusement lord Kelvin ne s'accommoda point du rôle de prophète de malheur et, en même temps que le mal, il indiqua le remède. Ce remède consiste à cultiver d'énormes quantités de végétaux, pour accroître notre stock d'oxygène, et à conserver précieusement les forêts qui nous restent. Nous aurons ainsi un siècle de répit et nous pourrions brûler notre charbon jusqu'à la dernière miette. Mais, passé ce délai, nos arrière-neveux n'auront plus qu'à disparaître. Sans oxygène et sans houille, ils n'auront plus qu'à choisir entre l'asphyxie et la mort par le froid. *Di avertant tale fatum*.

On sait combien les pauvres somnambules, hélas! sont cruellement persécutés. M. Lépine s'essaya la main sur elles avant d'aller exercer en Algérie ses rigueurs de procureur. Depuis deux ans défense est faite aux somnambules, cartomanciens et autres pythoïsses de prophétiser: à vrai dire, on s'en doutait à peine.

Le citoyen Clovis Hugues s'est même chargé de défendre leurs intérêts à la Chambre et de faire abroger le règlement somnambulicide de Lépine. Il est un peu de la partie, nous apprend notre excellent confrère Raphaël Vian. Il magnétise: ainsi endormit-il un jour une vieille dame que génaient un râtelier neuf. Le poète lui ordonna de ne plus songer à ses fausses dents, et il voulut la réveiller: elle dormait toujours!

—Elle est restée ainsi une heure, monsieur, vous pouvez si j'en me suis large. Au bout de deux ou trois expériences semblables, cela m'a dégouté, j'avais décidément trop de fluid, et de puis six ans j'ai abandonné l'hypnotisme sans espoir de retour.

Un détail que M. Clovis Hugues ne mettra sans doute pas dans son dossier, c'est celui qu'on nous donne sur Albert Peugnez, l'assassin de Saint-Maurice. Ce jeune bandit était fort superstitieux, comme la plupart de ses congénères. La veille du crime, il alla consulter à la fête des Invalides, une chiromancienne que ne génaient pas le règlement de Lépine. Elle lui dit: — La ligne de vie est interrompue par une étoile: vous finirez bientôt de façon tragique. Persuadé qu'il n'y avait pas à s'en défendre, Peugnez voulut au moins, et à tout prix, goûter les douceurs de la vie pendant le peu de jours qui lui restaient.

Les chiromanciens ne seront pas fâchés qu'on signale cette anecdote: il est bien vraisemblable en effet, que la prédiction se réalisera, à l'honneur à la chiromancie.

Il mourut deux mois après, des suites de sa blessure.

La Sibérie à l'Exposition de 1900.

Plusieurs riches négociants de Sibérie viennent d'arriver à Saint-Petersbourg pour arrêter le programme d'organisation de la section sibérienne à l'Exposition universelle de 1900. Les Sibériens ont, paraît-il, la ferme intention de fournir à l'Exposition de Paris un ensemble bien complet des richesses naturelles et industrielles de leur vaste contrée et de ne ménager, à cet effet, aucun sacrifice, aucun effort.

Pèlerinage projeté du Né-Gus.

Guillaume II n'est pas le seul à vouloir faire le pèlerinage de Jérusalem. D'après les journaux égyptiens, le négus Menelick a l'intention de faire, dans deux ans, le même voyage. Le roi d'Ethiopie veut visiter la ville où vint, il y a trente siècles, son aïeule, la reine de Saba, dont il est écrit dans la Bible: «*Elle fit connaître au roi Salomon tout ce qui était dans son cœur; et Salomon lui expliqua ce qu'elle lui avait proposé, et il n'y eut rien qu'il ne lui éclaircît.*» Je ne «*voulais pas croire, lui dit-elle*», alors, tout ce qu'on m'avait «*rapporté de votre sagesse!*» «*Et moi, ce que je vois*», «*ici surpasse encore la renommée.*» Et ailleurs: «*La reine de Saba donna au roi Salomon six vingt talents d'or, une quantité très grande d'étoffes et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté depuis tant de parfums à Jérusalem.*» Le négus Menelick n'en apportera pas sans doute autant. Mais il y trouvera des souvenirs d'une incomparable antiquité. Car ses généalogistes, qui sont des gens fort savants et sûrs de leur fait, affirment qu'il est le descendant de la reine dans la quatre-vingt-dix-septième génération. L'empereur d'Allemagne est à ce compte de bien modeste origine et de bien fraîche noblesse.

Un savant anglais, M. Ramsay, vient de découvrir, paraît-il, un nouveau gaz dans l'atmosphère. Il a soumis à une distillation fractionnée un volume de 800 centimètres cubes d'air liquéfié et étudié le gaz de la fin de l'opération. Après en avoir retiré tout l'oxygène au moyen du cuivre métallique, puis tout l'azote et l'argon à l'aide d'un traitement approprié, M. Ramsay a obtenu un résidu occupant un volume de 10 centimètres cubes et montrant faiblement le spectre de l'argon, ce même temps qu'un autre spectre non encore observé. Ce dernier spectre présente deux raies très brillantes non séparées et une raie verte comparable à celle de l'hélium, ainsi que 12 autres raies caractéristiques.

Il résulte des considérations sur la longueur d'onde du son dans ce gaz, que celui-ci est un corps simple. M. Ramsay a donné à ce nouvel élément de notre atmosphère le nom de «*krypton*».

LES CHIENS. «*Chiens célèbres et chiens de célébrités*», tel est le titre d'un ouvrage qui vient d'être publié en France. L'auteur fait connaître le résultat de ses recherches sur l'origine de quelques races canines et nous montre une véritable galerie de chiens de nos célébrités contemporaines. Signalons parmi les toutous porteurs de Carlo, le gordon porteur de M. Félix Faure; Loffki, le barzou du Tsar; Truffe, la chienne bouledogue de M. F. Coppée; La Trouille, l'inséparable compagnon de Gyp; Méta, l'épagneule de M. G. Ohnet; Lisette, la petite griffonne de M. Saint-Saëns; Toc, le danois de M. Sarcey; l'Ours, le barbet de M. Stoullig.

Déclaration de l'amiral Sampson. Washington, 25 juin.—En réponse à un télégramme du département de la marine requérant des informations définitives sur la prétendue mutilation des cadavres de quatre soldats d'infanterie de marine au avant-postes de Guantanamo, l'amiral Sampson télégraphie au secrétaire Long de la façon suivante: Plays del Este, 24 juin.—En réponse à votre dépêche j'ai à dire qu'une enquête minutieuse a été faite et qu'on m'a rapporté que l'apparence de mutilation était probablement due aux effets de balles de petit calibre tirées à courte distance, et que je retire l'accusation de mutilation. Signé, SAMPSON.

Accident à Cincinnati. Cincinnati, Ohio, 25 juin.—Un vent violent a renversé aujourd'hui la cheminée haute de 75 pieds et d'un diamètre de 25 pieds de la boulangerie de Muth, rue Richmond. Une partie de la bâtisse a été démolie. Cinq personnes ont été blessées, dont deux mortellement.

MOTS POUR BIRE. A l'hôtel, Calino, commia-voyager, entend le garçon qui réveille ses voisins de chambre et qui passe devant la sienne sans frapper. —Vous allez voir que cet animal va me faire rater mon train! Il n'entrerait pas me réveiller!

Sur le boulevard: —N'est-ce pas ton médecin qui passe? —Oui. —Il ne t'a pas malé. —C'est qu'il m'en veut terriblement... Il y a si longtemps que je n'ai été malade!

STATISTIQUE. Les marchands de papier sont, paraît-il, dans la joie. Jamais, à aucune époque, leur commerce n'avait été aussi florissant que pendant la période électorale qui vient de prendre fin. D'une enquête faite consciencieusement par la Chambre de Commerce de Paris, il résulte que dans les deux tours de scrutin, on a usé pour le département de la Seine seulement, 625,000 kilogrammes de papier d'affiche. En mettant les «*papillons*», les «*colombiers*» et les «*grands-aigles*» bout à bout, on arriverait à ce résultat fantasmagorique de pouvoir établir un rallye-papier qui, sans interruption, irait de Paris à Saint-Petersbourg. Empilées, les feuilles atteindraient six fois la hauteur de la tour Eiffel; mises côte à côte, elles recouvriraient les trois dixièmes de la surface du sol français. C'est beau, les chiffres!

La question du tabac. Il paraît qu'en Espagne le tabac de la Havane devient rare et que les prix en augmentent dans l'inquiétante proportion de 20 0/0 pour les cigarettes et de 30 0/0 pour les cigares. Il n'en sera pas de même en France, si l'on en croit la parole de M. les ingénieurs de la manufacture des tabacs. Ils affirment, en effet, que le prix du tabac de la Havane ne sera pas augmenté en France, car la régie prévoyante en a accumulé dans ses entrepôts des réserves considérables qui, «*même si la guerre durait deux ans*», lui permettraient de livrer cigarettes et cigares de la Havane aux fumeurs en même quantité et pour les mêmes prix. D'ailleurs, paraît-il, le prix des tabacs en France, en raison du monopole de l'Etat, ne peuvent subir des fluctuations. Ces prix ne sont élevés ou abaissés que par un décret du ministre des finances, et la guerre hispano-américaine actuelle ne semble pas devoir entraîner, même à longue échéance, une telle mesure exceptionnelle.